

Faits de langue et «la porte de l'école»: Une réflexion sur des valeurs statiques et mouvantes dans l'œuvre d'Emmanuel Hocquard

Fetzer, Glenn
Maître-assistant, New Mexico State University, USA
gwfetzer@nmsu.edu

Reçu: 15.12.2012

Accepté: 13.02.2013

Résumé

L'article a pour objet de réfléchir à des paires de faits de langue qui peuvent avoir une valeur statique et un aspect mouvant en même temps. Partant des textes d'Emmanuel Hocquard (surtout de *Ruines à rebours*, 2010; *Voyage à Reykjavik: Chronique*, 1997; and *Les Coquelicots: Une Grammaire de Tanger III*, 2011) et en nous appuyant sur des études sur la langue et sur la grammaire (Maingueneau, 1999), on voudrait observer comment certains indicateurs de temps et d'espace («dehors/dedans»; «avant/après»; «près de/loin de») ne sont pas seulement des marqueurs spatiaux-temporels mais «signalent des flux, des directions, des accélérations ou des ralentissements, des allures, des respirations» (Hocquard, 2010: 23). Pour estimer l'importance de ces faits de langue, il faut tout d'abord les envisager en diachronie. Après cela, on s'efforcera de considérer les enjeux de repérage subjectif dans le domaine de l'énonciation. Il s'ensuit que l'on se rend compte de la part entre la référence extra-discursive et celle qui est co(n) textuelle. C'est à l'intérieur de l'étude que l'on peut situer notre appréciation élargie de l'embrayage chez ces faisceaux de faits de langue.

Mots-clés: littérature française, poésie, langue, rapports à la grammaire, Emmanuel Hocquard.

Introduction

On a tendance à faire volontiers d'Emmanuel Hocquard un poète de la «modernité négative», dont la poétique sera dominée de l'anti-lyrisme, de la langue en toute neutralité, de l'attention constante sur le langage et ses règles composantes¹ (Tiberghien, (2006): 12) Le travail réflexif

de cet écrivain (né en 1940) s'ouvre sur la «poésie grammaticale», l'étude du fonctionnement et des fonctions du langage dans le but d'élargir la notion de grammaire [...] à autre chose qu'un simple code de règles fixes et autoritaires qui régissent [le] langage et donc [la] pensée» (Hocquard, 1995: 12). Chemin faisant, Hocquard relève des faits de langue, énoncés qu'il regarde à la loupe critique «pour les observer, et en observer les possibles interactions» (Espitallier, 2006: 188). Ainsi, de livre en

¹ Gilles A. Tiberghien remarque que le travail d'Hocquard est celui qui résulte directement de son activité d'écriture et [qui] n'a d'autre objet que son élaboration même».

livre, il s'agit de faire la revue des questions de langue: la question des mots d'ordre (*Dix leçons de grammaire*, 2002; *Une grammaire de Tanger*, 2007), la question des énoncés dit: «performatifs» (*Jeu de cartes à Tanger*, 2004), celle du sujet grammatical (*Dix leçons de grammaire*), celle des prépositions (*Un test de solitude: sonnets*, 1998), et ainsi de suite.

Pour accéder à un nouveau champ d'études, Emmanuel Hocquard choisit souvent un motif qui lui servira du point de départ. Dans *Ruines à rebours* (2010), c'est de l'énoncé «ruines» que ressorte toute une série d'interrogations. Précisons dès le début que ce n'est pas dans sa fonction de groupe nominal que «ruines» tient pour lui de l'intérêt. Plutôt que de s'intéresser en tant qu'état d'être, l'énoncé lui suggère un changement, un mouvement, un déplacement, et c'est ce changement en tant qu'acte verbal qu'Emmanuel Hocquard veut exprimer, but qu'il explicite par son intention de «tenter de cerner le concept de ruine en relation avec celui de mouvement» (Hocquard, 2010: 16). Le passage qui sert de support à cette intention met en avant l'image des portes d'école. Central à l'image des portes d'école est le sens de passage et de perspective, dans une structure qui rappelle le motif du détroit (*Album d'images de la villa Harris*, 1978; *Deux Étages avec Terrasse et vue sur le détroit*, 1989; *Une Journée dans le détroit*, 1980), celui de la carte (*Orange Export Ltd, 1969-1986*, 1986; *Un Privé à Tanger*, 1987), ainsi que celui de la photographie (*Allô Freddy?*, 1996; *Le Cap de Bonne-Espérance*, 1988; *Le Consul d'Islande*, 2000), sans que la liste soit encore limitative. C'est en renouvelant des

valeurs déjà soulignées que le poète aborde le motif des portes d'école:

«Les portes d'écoles, entre autres, méritent une attention particulière. Vue depuis la maison familiale (l'archétype du *dedans*), l'école est un *dehors*, lieu semi-public voué à l'apprentissage des règles dont celles qui régissent notre langage et notre vie. L'entrée à l'école signifie le passage de la langue familière, semi-privée, à la langue générale, sociale. Vue de l'intérieur, l'école est un milieu d'enfermement. La porte de l'école est le seuil où les deux visées se renversent plusieurs fois par jour, avec le flux ou le reflux des entrées et des sorties. La *porte de l'école* est un concept qui devrait faire réfléchir les architectes et les grammairiens. » (Hocquard, 2010: 35)

Les questions grammaticales qu'il suscite comportent les rapports avec des paires grammaticales qui sont privilégiés dans le livre, telles que «dedans» et «dehors»; «avant» et «après»; et les expressions adverbiales «près de» et «loin de». Ces adverbes, souligne Hocquard, font partie d'une grammaire «immuable», une grammaire universelle et rigide (Hocquard, 1995: 15). Par conséquent, ces adverbes, ainsi que toute autre classe de mots, sont toujours les mêmes, fixes et inchangeables.

Cependant, en réaction contre la prétendue situation sans équivoque de ces adverbes, Emmanuel Hocquard refuse les leurres de figement langagier. Cette étude cherchera alors à observer comment ces indicateurs adverbiaux ne sont pas seulement des marqueurs spatiaux-temporels mais incarnent du mouvement, ou, selon le poète, «signalent des flux, des directions, des accélérations ou des ralentissements, des allures, des respirations» (Hocquard, 2010: 23).

I. Micro-systèmes sémantiques

Les adverbes sont réunis dans des micro-systèmes sémantiques divers (Maingueneau, 1999: 35), et c'est de cette disposition que l'on peut discerner l'effet de changement. La complémentarité qui est évidente dans la classe d'entités linguistiques «dedans» et «dehors» importe, en premier lieu, au motif de la porte d'école en ce que ces énoncés binaires sont les éléments principaux d'un acte d'énonciation. Alors, pour bien apprécier le fonctionnement des embrayeurs dans cette situation énonciatrice, il faut nous rappeler que la référence que désigne le texte n'est pas extra-discursive mais co(n)textuelle. La porte d'école qui est visionnée dans le passage selon des points de vue différents— soit depuis la maison familiale soit depuis l'intérieur de l'école—signale la référence subjective. Sous l'angle de repérage on peut dire que les repères spatiaux «dedans» et «dehors» sont subjectifs, compris chacun qu'en fonction de la subjectivité du locuteur.

Selon Dominique Maingueneau, la paire d'adverbes «dedans» et «dehors», aussi bien que d'autres paires semblables, font des micro-systèmes d'opposition qui correspondent «à divers découpages de la catégorie de la spatialité» (Maingueneau, 1999: 35) et dont le sens reste opaque à moins qu'on ne sache la position du corps de l'énonciateur. Puisque tout dépend, donc, de la position du locuteur, la valeur des éléments constitutifs de la paire continue à être variable. Par conséquent, tout changement éventuel de valeur est subordonné au mouvement. Pour reprendre le motif hocquardien de la porte d'école, on

observera que «dedans» peut comporter deux valeurs distinctes: il peut renvoyer à l'école, si ce lieu coïncide avec l'énonciateur ou il peut renvoyer à la maison familiale, si l'énonciateur s'y trouve. La localisation de l'énonciateur finit par déterminer le lieu qui est considéré «dedans» et celui qui est pris pour «dehors». Pourtant, le changement qui découle de cette variabilité, comment l'accorder avec le mouvement? Dire changement n'est-ce pas dire beaucoup moins que le mouvement, qui implique, à son tour, rendre différent aux axes spatiaux-temporels?

Au plan de l'énonciation une distinction qui opère à l'axe temporel pourrait être utile dans l'étude de mouvement. Il s'agit de la différence entre le temps de l'énonciation (T_n), le moment où l'énonciation est produite, et le temps de l'énoncé ($T_é$), le moment auquel réfère l'énoncé (Maingueneau, 1999: 45). La première temporalité (T_n) s'accorde mieux avec l'intention d'Emmanuel Hocquard qui, en discutant de la notion de ruine, confirme que «ce qui fait ruine, c'est moins l'état de délabrement, de dégradation ou de destruction d'un bâtiment que la tombée de ce qui, auparavant, servait à séparer ou à faire communiquer, sur une infinité de modes, des dedans et des dehors » (Hocquard, 2010: 11-12). Manifestement l'affaire en jeu n'est pas le temps de l'énoncé (le moment ou l'état auquel «ruine» fait référence) mais plutôt le moment de l'énonciation (la temporalité qui capte la tombée en ruine).

Bien que la différence énonciative dans le domaine de la temporalité entre en ligne de compte, la distinction analogue pour

l'espace importe davantage pour l'écriture d'Hocquard. Si l'on distingue le «lieu d'énonciation» du «lieu de l'énoncé», on arrive à cerner la question du lieu où l'énonciation est (a été/ sera) produite (Ln) par rapport à celui auquel l'énoncé réfère (Lé). Quand Emmanuel Hocquard conçoit, donc, de l'école comme un *dehors*, vue depuis la maison, la porte d'école dont il parle ne sert-elle pas comme lieu de l'énoncé «dehors». De même, quand «vue de l'intérieur», l'école fonctionne spatialement comme *dedans*, la porte d'école sert également comme lieu de l'énoncé (Lé).

Cependant, l'emploi de la porte d'école fait défaut comme motif de passage, comme «seuil où les deux visées se renversent plusieurs fois par jour» (Hocquard 2010: 35). N'est-il pas vrai que vue depuis la maison, et l'école et la porte d'école partagent un statut équivalent de *dehors*, du lieu auquel on fait référence (Lé), tandis que vue depuis l'intérieur de l'école, «lieu d'enfermement» (Hocquard, 2010: 35), la porte d'école prend part à l'école—étant par conséquent un *dedans*— et participe aussi à la non-école. En tant que tel, la porte d'école sera un *dehors*. De toute façon, la porte d'école ne fonctionne aucunement comme lieu d'énonciation (Ln). Ce qui est évident, c'est que dans la pensée de cet écrivain et à l'œuvre dans des textes à repérage très subjectifs, les embrayeurs «dedans» et «dehors» participent à un mode de référence contextuel. Reste à savoir, pourtant, ce qu'il y a dans la référence contextuelle, surtout dans les modes subjectifs, qui semble indiquer ou, mieux, répondre au mouvement.

II. Construction de la référence

Dans un effort de poursuivre la construction de la référence dans les paires de micro-systèmes sémantiques, il faut approfondir la nature des repères spatiaux et temporels dans les exemples soulevés dans l'œuvre d'Hocquard. L'écrivain lui-même, ne met-il pas en cause la nature des repères quand il remarque que «dedans/dehors, avant/après, près de/loin de, etc. sont habituellement (com)pris comme des indicateurs catégoriques de langage, des marqueurs de temps et d'espace grammaticaux. Pré-positions invariables, elles tiennent lieu d'invariants locatifs» (Hocquard, 2010: 15). Le problème qu'il soulève est que la langue française «possède sa propre mécanique, qui ignore les mouvements des situations pratiques» (Hocquard, 2010: 15). Selon le texte, tout dépend du constat que ces repères sont «habituellement (com)pris» d'assumer certaines identités, car c'est l'intention de l'auteur de contester cette supposition. A l'encontre de constituer des «indicateurs catégoriques de langage», qui sont «invariables», ces repères ne sont aucunement absolus, inchangeables, et c'est peut-être dans la variabilité que se situe le potentiel de mouvement.

En tant que repères temporels, la paire «avant/après» n'est ni subjective² ni

² Selon Dominique Maingueneau, les repères temporels sont «subjective» quand ils se lient directement à l'énonciateur présumé. Par conséquent, «maintenant, aujourd'hui, demain, hier, il y a cinq mois, l'année dernière» illustrent cette catégorie (Maingueneau, 1999: 27).

objective³, mais est plutôt co(n)textuelle, renvoyant, comme elle fait, aux moments précédemment indiqués dans le texte. Quant aux repères spatiaux que souligne Emmanuel Hocquard dans *Ruines à rebours*, les paires «dedans/dehors» et «près (de)/loin (de)» eux aussi sont de la sorte «co(n)textuelle». Ils ne sont pas objectifs, ne référant pas à un Groupe Nominal défini—surtout ces groupes nominaux désignant des noms propres, ne sont pas subjectifs non plus. Plus exactement, ils auront un mode de référence contextuel, étant donné que le lieu dont ils parlent est précisé ailleurs dans le texte. La nature co(n)textuelle de ces repères, temporels aussi bien que spatiaux, importe en ce que la référence dont il s'agit, ou, dans le domaine de l'énonciation, le passage de la langue au discours, est intra-discursive. La désignation du référent n'est pas à la situation extérieure de l'énonciation mais renvoie plutôt à l'intérieur du texte. Par conséquent, si le concept de ruine comporte le sens de changement de condition et si, comme prétend Hocquard, le concept de ruine s'associe à celui de mouvement, il se peut que le mouvement dont il veut faire preuve s'opère, en premier lieu, par la reprise textuelle d'un repère par un élément coréférentiel, donc, de manière anaphorique.

Plus proche, peut-être, au phénomène de paires qui sert de support à l'expression de la symétrie des repères temporels et spatiaux dans *Ruines à rebours*, est la notion de séparation, de cloison, qui lie en même temps qu'elle divise deux temporalités, deux

espaces. Si «ruine» pour l'auteur désigne un changement d'état, elle lui suggère aussi un dispositif de division et d'opposition:

«*Ruine* pourra également se dire, par métonymie, de ce qui avait pour fonction d'assurer la séparation (un mur, un rempart) ou le passage (une porte, un pont, une fenêtre) entre un dehors et un dedans (mais aussi, selon les cas, entre un dehors et un autre dehors ou même entre deux dedans: 'Un couloir sépare deux siècles')» (Hocquard, 2010: 12).

Il ne faut pas se borner à *Ruines à rebours* pour s'apercevoir de l'importance pour Hocquard de passages. Dans la vidéo *Voyage à Reykjavik* (1994), par exemple, et dans le livre qui en est provenu, *Voyage à Reykjavik: Chronique* (1997), ce sont des rives d'un cours d'eau qui fascinent l'auteur, car ce qui coule entre les rives les divise et les relie en même temps. De même, les documents distincts (le livre et la vidéo) soulignent la place de la perspective de la part de l'auteur, qui explicite ainsi le phénomène:

«Deux rives: ce n'est pas une histoire, c'est un dispositif. Il s'agit de passer d'une rive à l'autre ou de regarder une rive depuis l'autre. Ici, ça se complique du fait de la marée qui, à certaines heures, inverse le sens du courant. Le matin, quand tu passes le pont, le fleuve coule d'amont en aval: tu passes de la rive droite à la rive gauche. Le soir, si la marée est montante, l'eau coule d'aval en amont et la rive gauche du matin est devenue la rive droite» (Delay et Hocquard, 1997: 18).

Or, la perspective dont il s'agit n'est jamais unique mais est toujours multiple: Hocquard constate qu'imaginer les deux côtés d'un fleuve réclame des points de vue changeants. Et ce changement dépend des repères qui sont relatifs. Dans l'œuvre de ce praticien de la poésie grammaticale, les marqueurs adverbiaux de temps et d'espace

³ Ce sont des repères précis, telles des dates complètes: le 30 avril, par exemple (Maingueneau, 1999: 27).

(«dedans/dehors», «avant/après»; «près de/loin de») jouent donc un rôle un rôle semblable à celui des deux rives : ils constituent, eux aussi, un «dispositif».

L'important, c'est que le «dispositif» ou son synonyme «appareil» ou son synonyme périphrastique «ensemble de mesures prises» peut être désigné soit par une paire de groupes nominaux, tels que «rive», soit par des groupes adverbiaux «dedans/dehors»; «avant/après»; «près de/loin de». Si la construction du dispositif se fait par la réunion de deux éléments constituants, les ensembles ainsi construits ne sont pas équivalents. Les deux rives qui bordent le cours d'eau sont dans une relation de symétrie, mais les paires adverbiales qui se rapprochent dans un rapport correspondant mais de nature inégale existent dans une relation d'asymétrie. Tandis que la première achève un état d'équivalence, donc, de stase, la relation d'asymétrie permet une dynamique suivie de changement.

Pour reprendre le texte *Voyage à Reykjavik: Chronique*, il s'ensuit que toute la question de la représentation est mise en jeu. Dans l'immédiat, il paraît qu'un modèle ne peut pas suffire de servir de référence, un récit ne peut jamais satisfaire à l'histoire, une carte n'est jamais à la hauteur de représenter un terrain.

Mais où est le passage dans tout cela? Quand dans *Ruines à rebours* nous lisons que «La porte de l'école est le seuil où les deux visées se renversent plusieurs fois par jour, avec le flux ou le reflux des entrées et des sorties» (Delay et Hocquard, 1997: 35), ne se rend-on pas compte d'une ressemblance avec le fleuve dans *Voyage à Reykjavik:*

Chronique ou avec le détroit dans *Une Journée dans le détroit* (1980), voire tout dispositif qui peut se représenter par des indicateurs de perspectives opposées dont chaque point de vue composant ne se retient que par son contrepartie. C'est ainsi que les adverbes et expressions adverbiales «dedans/dehors», «avant/après», «près de/loin de», figurent parmi des repères qu'on peut désigner comme «mouvants», dans le sens que ces repères comportent la capacité pour un observateur de s'apercevoir d'un objet en relation. Mais quand et comment est apparue, dans l'œuvre d'Emmanuel Hocquard, la conscience du jeu de la relation et du mouvement?

III. Motifs de mouvement

Publié ultérieurement à *Ruines à rebours, Les Coquelicots: Une grammaire de Tanger III* (2011) reprend quelques-uns des motifs et des notions qui sont soulignés dans les livres récents, notamment la relation, et les valeurs mouvantes et statiques. Dans un texte intitulé «La Règle du jeu», Hocquard introduit le motif du jeu, en partant du dispositif d'un échiquier. Le motif du jeu, paraît-il, jouit d'un statut semblable à celui de ruines, c'est-à-dire, un statut dont la valeur verbale emporte sur la valeur substantive. A l'encontre de celle-ci, l'acte de jouer, comme l'acte de tomber en ruine, suppose un fonctionnement langagier qui est énonciatif et pragmatique.

Le texte, qui revêt un aspect wittgensteinien par son emploi de propositions, met au premier plan les éléments de base suivants: le mot individuel, le mot en contexte des autres mots, et le mot

mis en jeu. Prenons ces éléments un par un. D'après Hocquard, chacun des mots d'une phrase telle que «Un jour, enfant, au cours d'une promenade estivale dans la campagne en fin d'après-midi, j'ai vu des coquelicots en bordure d'un champ, au bout d'une petite route, quelque part entre la Villa Harris et le Cap Malabata» (Hocquard, 2011: 9) est inerte, quand il est considéré seul. Pris séparément, les mots, sans mouvement et sans activité, obéissent aux règles grammaticales. Mais en tant qu'entité figée de la langue, le mot en isolation ne joue aucun rôle dans la découverte.

Le deuxième aspect, celui du mot en contexte, comme on voit dans une phrase, ne suffit pas à achever «l'intensité inouïe de la découverte» (12). Selon l'auteur, «l'enchaînement des phrases ne propose que la plate relation d'un souvenir personnel» (12). C'est le sens verbal qui manque, paraît-il, l'acte de changer d'état, de se déplacer, de subir une transformation, de vivre le mouvement. En troisième lieu, ce que Hocquard prévoit, c'est l'activité de «faire jouer» des mots, de les «mettre en mouvement», de les faire «entrer, non dans une phrase, mais dans un agencement» (12). «L'agencement» relève à la fois d'une source latine, *genitus*, «né», d'où l'on dérive «bien né», qui s'est traduit pendant la Renaissance en «embellir», «parer» et d'un usage qui porte le sens de «placer» d'où provient l'accent sur la disposition des éléments. Chez Hocquard c'est plutôt le deuxième usage que l'on trouve, mis en relief à travers le travail constant d'organiser, d'ajuster, d'ordonner le langage, actes qui témoignent tous de l'expression privilégiée de l'écrivain, qui

favorise l'axe de la contiguïté, de la substitution, de la métonymie, de la performance, sur celles de la métaphore et de la ressemblance. Si l'acte de «faire jouer les mots» a la même valeur que celui de les agencer («faire jouer un mot, c'est le faire entrer non dans une phrase, mais dans un agencement»), il apparaît que le mouvement auquel Hocquard s'intéresse se rapporte à la disposition des mots, travail entrepris uniquement pour effectuer un déplacement ou, plus précisément, pour maintenir le langage dans un état continu de déplacement.

Mais le jeu de mots, ainsi conçu, manque de nuance. Comment représente-t-il «des flux, des directions, des accélérations ou des ralentissements, des allures, des respirations» qu'entend le poète (Hocquard, 2010: 23)? S'ajoute à l'élaboration de la «règle du jeu» le rapport à un phénomène non linguistique, celui du désir. En évoquant le concept deleuzien du désir (Smith, 2007: 66-78), Hocquard précise le but de désir comme l'ensemble. «On ne désire pas une chose ou quelqu'un», explique-t-il, «on désire toujours un ensemble» (Hocquard, 2011: 12), et il conclue son raisonnement par la remarque «Il n'y a pas de désir qui ne coule dans un agencement. Désirer c'est construire un agencement» (Hocquard, 2011: 12). D'après lui, faire jouer les mots, c'est donc de les disposer dans des contextes variés qui permettent d'entrevoir des subtilités de sens et des degrés différents d'intensité et d'expressivité⁴.

⁴«Faire jouer les mots, c'est les placer dans des situations qui les amènent, mais sans forcer, à mettre en évidence des contenus implicites ou des connotations imprévisibles, à

Si le texte aborde le sujet de mouvement à partir d'une perspective spatiale, un autre texte du livre (ose-t-on envisager ces textes comme les rives opposantes d'un fleuve, ou le «dehors» et le «dedans» réunis par la porte d'école?), soulève la question d'un point de départ temporel. Cette fois, le motif en cause est la nostalgie, qui présente de l'intérêt, non pas pour son objet (la source qui la suscite) mais pour son mouvement. Plus précisément, c'est le temps implicite dans la nostalgie qui rend le concept pertinent. «Le mouvement propre à la nostalgie», prétend Hocquard, «consiste moins à remonter (dans) le temps, qu'à le suspendre (époque), à lui substituer un autre temps, non conjugable, impersonnel» (Hocquard, 2011: 20). La nostalgie s'avère donc un dispositif temporel, pas dissemblable à celui de l'échiquier où l'axe de la contiguïté se connaît dans le domaine de la temporalité. Pour Hocquard, le temps de la nostalgie est un mode, une manière dont un phénomène se présente, et là, on n'est pas loin du désir deleuzien.

Jusqu'ici on a puisé dans la pensée hocquardienne pour dévoiler la grammaire de la porte d'école. Si l'on arrive à apprécier davantage la fonction de ce motif dans le mouvement, on se heurte quand même contre une difficulté: comment réconcilier perspective du locuteur avec l'état statique du motif de la porte d'école? Comme on pouvait s'y attendre, Hocquard soulève le même obstacle. Dans un autre texte des *Coquelicots* on lit des questions dont la réponse échappe à l'écrivain: «Comment passer du souvenir à l'image? Comment

sauter de *il* à *je*? » (Hocquard, 2011: 31). Le texte, intitulé «Passages» fait référence à d'autres textes où il s'agit de perceptions différentes d'un lieu spécifique, rappelé dans le temps et dans l'espace. Pour Hocquard, le lieu à l'examen est Tanger, ville légendaire et ville clé dans la poésie grammaticale de l'écrivain. Les souvenirs de la ville, observe-t-il, ne proviennent pas du passé, néanmoins, mais de *tout autre chose* (33). Par exemple, le bleu du ciel dont l'auteur se souvient, ne peut pas se reproduire. Pour s'adresser à ce leurre, il ne parle pas du «bleu d'avant», mais d'un «tout autre bleu» (33). Le bleu qui est souvenu appartient donc au domaine de la nostalgie, et la réponse à l'image de ce bleu provient d'un acte semblable à celui qui forme la base de la nostalgie: suspendre un moment, l'écarter de son contexte, et la greffer dans un Temps d'énonciation (Té).

IV. Conclusion

Au terme de ce parcours à travers les évidences de changement dans quelques livres d'Emmanuel Hocquard, on s'aperçoit de l'intérêt qu'il peut avoir à lier l'approche énonciative à l'étude grammaticale de mouvement. En s'attachant à suivre le procédé que l'écrivain démontre bien des fois, c'est-à-dire, en considérant les points de repère en paires, en se sensibilisant aux évidences de passage, et en arrivant à une difficulté, on arrive à examiner les symptômes de cette difficulté. Étudier le mouvement dans toutes ses dimensions spatiales-temporelle, bien que fructueuse comme démarche, ne mène pas, cependant, à sa compréhension. D'une envergure considérable en dépit de ses enjeux locaux,

la figure de la porte de l'école s'ajoute aux motifs-outils déjà examinés par l'écrivain dans sa recherche de la langue. Des études précises restent à faire pour déterminer avec précision la construction des faits de style chez cet écrivain. Malgré cela, ce que la porte de l'école nous offre, c'est la place de la permutabilité du temps et de l'espace dans les recherches sur la grammaire performative.

Bibliographie

- Delay, A. et Hocquard, E. (1997). *Le Voyage à Reykjavik: Chronique*. Paris: P.O.L.
- Espitallier, J-M. (2006). *Caisse à outils: un panorama de poésie contemporaine*. Paris: Seghers.
- Hocquard, E. (1995). *Tout le monde se ressemble: une anthologie de poésie française*. Paris: P.O.L.
- (2010). *Ruines à rebours*. Bordeaux: Éditions de l'Attente.
- (2011). *Les Coquelicots: Une grammaire de Tanger III*. Marseille: Centre international de poésie.
- Maingueneau, D. (1999). *L'Énonciation en linguistique française*. Paris: Hachette.
- Smith, D. W. (2007). Deleuze and the question of desire: toward an immanent theory of ethics. *Parrhesia: A Journal of Critical Philosophy*, 2: 66-78.
- Tiberghien, G. A. (2006). *Emmanuel Hocquard*. Paris: Seghers.